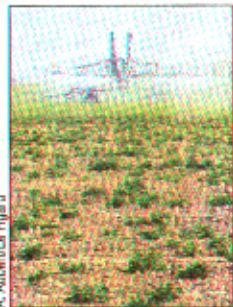


« Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur » Beaumarchais



Sécheresse

Récoltes atrophiées, forêts menacées : l'eau manque de plus en plus

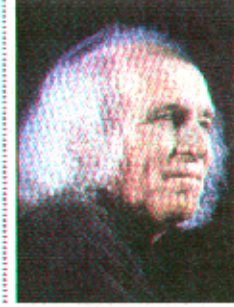
Page 7



Vivre l'été

Décapotable de charme pour une échappée belle en baie de Somme

Page 9



Léo Ferré

Disques, livres, rééditions : un florilège dix ans après sa mort

Page 13

L'ESSENTIEL

ÉDITORIAL

Assumer le fardeau de la défense

Par Charles Lambroschini
Page 8

Le premier gouvernement de l'après-Saddam

Le Conseil de gouvernement transitoire irakien s'est réuni hier pour la première fois.

International Page 2

Israël accuse Arafat de saboter la paix

Il pourrait être arrêté s'il fait obstacle à son premier ministre pour mettre en œuvre la « feuille de route ».

International Page 3

La Corse retient son souffle

Le verdict du procès Frignac devrait faire réfléchir les nationalistes radicaux qui crient vengeance.

Société Page 7

Débats et Opinions

Le dessin de Jacques Faizant. Les articles de Paul Quilès et Murielle Marland. Des représentants du monde artistique adressent une lettre ouverte au chef de l'État.

Page 8

Intermittents : la crise continue

Aucun dénouement ne semble proche. Les actions se poursuivent mais, à Orange, les Chorégies ont pu commencer.

Culture Page 11

Cap sur Venise pour Angelin Preljocaj

Un an après les engagements du président

La longue marche vers l'armée nouvelle

Pour la neuvième fois depuis son élection, en 1995, Jacques Chirac, chef des armées, présidera aujourd'hui les traditionnelles cérémonies militaires du 14 Juillet. Quelques mois après la guerre américano-anglaise en Irak, ce 14 Juillet est l'occasion de faire le point sur la modernisation des armées souhaitée par le président de la République, l'initiateur de la professionnalisation.

L'an dernier, à peine ré-élu, Jacques Chirac avait dé-creté, conformément à ses engagements de campagne, une véritable mobilisation générale en matière de défense. Depuis plusieurs années, en effet, les militaires se plaignaient de la baisse de leurs crédits, de la détérioration des divers matériels et du découragement des troupes. Privée de moyens, la Défense en était réduite à

« cannibaliser » les matériels de cinq régiments pour pouvoir en équiper un convenablement.

Certes, les choses sont en train de changer, mais très lentement. Déjà, il y a une volonté politique forte à la tête de l'État, alors que, pendant la cohabitation, Jacques Chirac était contraint de composer avec Maignon et Bercy. Les moyens suivent. La loi de programmation militaire 2003-2008 est ambitieuse, prévoyant une annuité de 13,64 milliards d'euros, en hausse de plus de 11 % par rapport à 2002. Et, à l'Assemblée, le président de la commission de la défense, Guy Teissier, veille à la bonne exécution budgétaire, entendant montrer au ministère des Finances que les députés « sont vigilants au respect de ce qu'ils votent ».

Force est de constater malgré tout que les armées françaises sont loin de disposer de matériels de pointe comparables à ceux des Américains, ou même des Britanniques, que l'on a pu voir à l'œuvre pendant la guerre contre l'Irak. « Le matériel est insuffisant. Nous n'avons plus rien qui roule. Nous ne sommes pas allés en Irak pour cela et on ne me fera pas dire le contraire », explique un général.

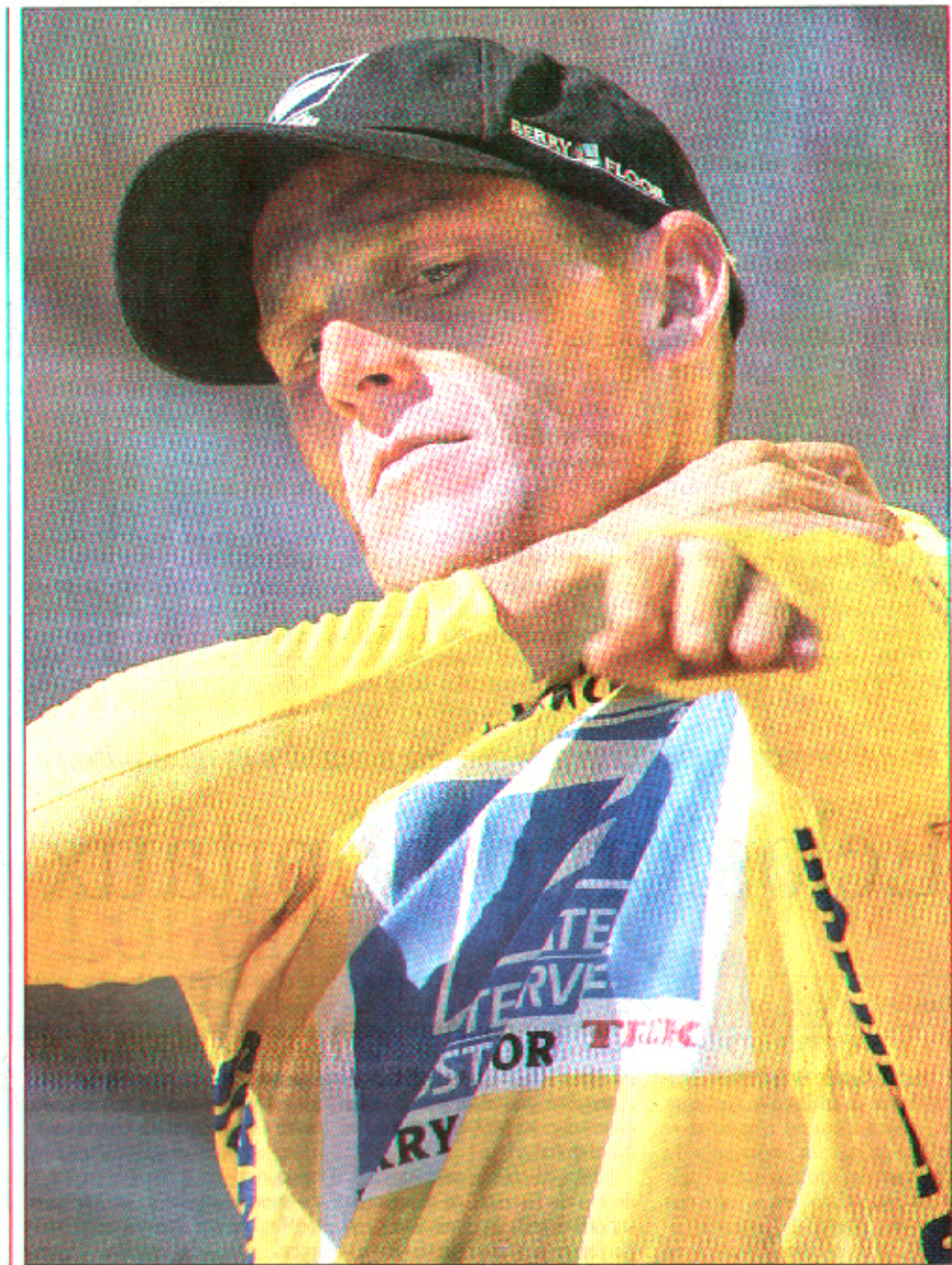
Les officiers reconnaissent que la modernisation des matériels sera longue et, dans certains cas, pas toujours efficace : « Un Puma modernisé, reste un Puma, c'est-à-dire un vieil appareil », observe un expert.

Cependant, la confiance revient peu à peu parmi les troupes. La mission de l'opération « Licorne », en Côte

d'Ivoire, est un succès. De même, les premières « Rencontres nation-défense », tenues à Paris et en province, ont reçu un bon accueil.

Sur les Champs-Élysées, les Parisiens découvriront l'Eurocorps, qui ouvrira le traditionnel défilé. A sa tête, un général allemand, Holger Kammerhoff, qui emmènera 120 soldats français, allemands, belges, luxembourgeois et espagnols. Une occasion de dresser un état des lieux de l'Europe de la défense.

Malgré les graves divergences survenues lors de la guerre contre l'Irak, celle-ci a paradoxalement progressé : l'Union a relevé des soldats de l'Otan en Macédoine, envoyé des hommes au Congo et se prépare, si elle réussit à vaincre les résistances de l'Otan, à prendre le relais de l'Alliance atlantique en Bosnie.



Lance Armstrong

A LIRE

La défense européenne

Entretien du 14 Juillet : Chirac attendu sur le social

HOMMAGE Pour le dixième anniversaire de la mort du chanteur, parution d'un nouveau coffret chez Barclay, de nombreux disques de reprises et de nouveaux livres

Avec le temps, Léo Ferré

Dix ans, cela fait dix ans que, pour beaucoup de Français, le 14 juillet n'est plus seulement une affaire de Bastille et de défilé, mais aussi une sorte de Saint-Léo, de salut au vieux frère - bleu-blanc-rouge et drapeau noir, la plus suprême des ironies pour un anar. Déjà, depuis belle lurette, on se répétait entre adolescents le « secret » de sa naissance - qu'il n'avait d'ailleurs jamais caché -, lui le chantre des marges, des révoltes, des libertés, des faubourgs, né à Monaco d'un père qui finira sa carrière directeur du personnel de la Société des bains de mer (oui, celle du Casino). Entre ces deux paradoxes, la Principauté et la fête nationale, une des vies les plus libres de la chanson française. Et cette position, là-haut, au sommet de toute hiérarchie, en compagnie de Georges Brassens et Jacques Brel.

Ce soir, on aurait dû le fêter à La Rochelle, où les Francofolies lui avaient préparé une belle fête, avec un orchestre symphonique, Bernard Lavilliers en maître de cérémonie, et puis Juliette Gréco, Sanseverino, Catherine Ringer, Pierre Arditi... La Rochelle en berne, il faudra aller à Paris, au Trianon, pour le rituel gala « Salut Léo ! » (voir ci-contre). Autrement, on fêtera ce dixième anniversaire dans la profusion des parutions de livres et disques.

Bertrand Dicale

Dans le disque d'hommage collectif *Avec Léo*, qui vient de paraître, Dionysos fait de *Thank You Satan* une sorte d'incantation rock au jarret nerveux et aux gestes saccadés. Dans l'album *Léo* de Didier Barbelivien, cela devient une sorte de rhythm'n'blues flamboyant qui saura faire danser sous le soir d'été. On n'y peut rien, les chansons de Ferré peuvent se plier, se soumettre, se greffer.

On répète souvent ce propos de Léo Ferré qui affirmait que le meilleur interprète d'*Avec le temps* était Dalida. En écoutant l'enregistrement qu'elle en fit en 1971, on doute volontiers : ces 11 infiniment roulés qui labourent l'émotion à la racine, ce timbre qui semble s'efforcer de ressembler aux imitations, cette expression hagarde dans l'interprétation... Peut-être Ferré plaisantait-il, peut-être voulait-il dire que peu lui importait de ce qu'il advenait de ses chansons. Et il est arrivé beaucoup de choses à *Avec le temps* : chanson mince qui littéralement dit « tout bas les mots des pauvres gens » chez Patricia Kaas (sur son *Live* de 2000), rock crépusculaire chez Daran (sur le récent album *Pêcheur de pierres*), demi-reggae sublimement dé-

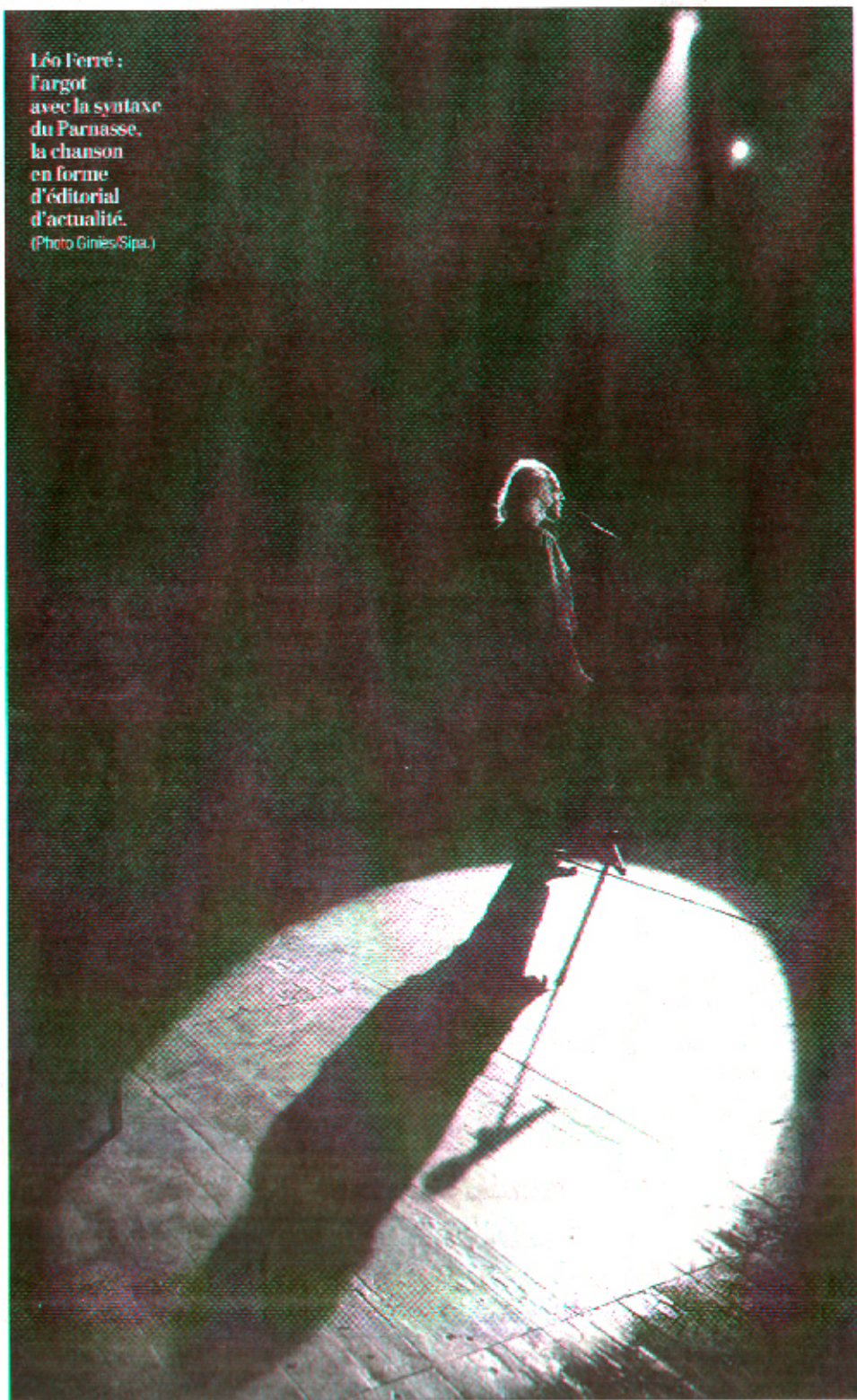
glingué avec Bashung (sur la compilation *Avec Léo*), plainte maritime chez Manu Lann Huel (sur *Chante Léo Ferré*), et puis Petula Clark, Renée Claude, Jane Birkin, Abbey Lincoln, Salif Keita, Michel Hermon, Cora Vaucaire, Isabelle Boulay, les Shériff, Catherine Lara - ce qui fait, finalement, assez peu de contresens, assez peu d'erreurs.

D'où vient cette plasticité ? Peut-être de la manière dont chez Ferré s'entrelacent le sublime et le toc, l'extrême raffinement et la plus sommaire vulgarité, la merveilleuse épiphanie et le tour le plus lourdaud. D'ailleurs, à qui pardonnerait-on ces vers : « Qu'on soit de la Balance ou Du lion/On s'en balance on est des lions. » Et pourtant, cette facilité impensable chez Georges Brassens ou même chez le Brel le plus emporté - celui des *F...* ou des *Bourgeois* -, ces vers de bachelier d'avant-guerre sont dans *Vingt Ans*, un des plus sûrs, des plus vrais, des plus intacts hymnes de toute adolescence - « Pour tout bagage on a vingt ans/On a l'expérience des parents/On se fait du tiers comme du quart/On prend l'bonheur toujours en retard ».

C'est cela qui le fait, parfois, soluble dans la variété. Par une sorte de contagion, on imagine même volontiers que toutes ses

Léo Ferré : l'argot avec la syntaxe du Parnasse, la chanson en forme d'éditorial d'actualité.

(Photo Gines/Sipa.)



chansons sont accessibles à des chanteurs qu'on imagine très loin de lui. Ainsi de Barbelivien chantant *La Mémoire et la Mer* : la voix d'A toutes les filles affrontant les splendeurs opaques du verbe de Ferré - « Les coquillages figurant/Sous les sunlights cassés liquides/Jouent de la castagnette tant/Qu'on dirait l'Espagne livide ».

Bien sûr, il y a chez lui toute sa technique et sa culture poétiques, mais aussi une science unique du composite, de l'impur, de l'hétérogène. C'est d'ailleurs comme cela qu'il va avancer, de forme en forme, de révolution en révolution, de liberté en liberté : l'argot avec la syntaxe du Parnasse, la chanson en forme d'éditorial d'actualité, le discours et la chanson, le savant et l'instinctif... Ou cette intuition fondatrice, que constitue la rencontre de son verbe post-baudelairien et des rythmes heurtés du rock (l'album *La Solitude*, qu'on peut prendre pour un prélude à Bashung, *Noir Désir*, Jean-Louis Murat, Dionysos)... Tout cela est parfois trop. Trop de sublime, trop de mots, trop de points d'exclamation, trop de fièvre, tout un trop qui nourrit naturellement notre début de siècle.

Car, dans le paysage de la musique populaire d'aujourd'hui, les guitares jouent plus fort, les mots sont plus violents, les combats sont plus cruels. Alors, imagine-t-on qu'on censure aujourd'hui *A une chanteuse morte*, adressé à Édith Piaf en 1967 : « T'avais un nom d'oiseau et tu chantais comme cent/Comme cent dix mille oiseaux qu'auraient la gorge en sang/A force de gueuler, gueuler même des conneries/Mais avec quelle allure ! T'étais un con d'génie ». Cette chanson paraît enfin, ces jours-ci. Sublime et injuste, mais d'une saine puissance. Cette lucidité, ce lyrisme, c'est de cela que l'on a besoin, et c'est cela qui fait la chanson et le rock français actuels si singuliers. Alors, comment croire que cela fait déjà dix ans que Ferré est parti ?



Sur scène, en librairie et sur le Web

► « Salut Léo ! », dixième. Pour la dixième fois, l'association Thank You Ferré propose son gala « Salut Léo ! », rituel hommage anniversaire. Ce soir à 20 h 30 au Trianon à Paris, une foule de chanteurs vont interpréter les chansons de Ferré : Céline Caussimon, Francesca Solleville, Josette Kalifa, Serge Utge-Royo, Nathalie Solence, Bernard Joyet, Vincent Absil, Wladimir Anselme, Madj, Benjamin Legrand, etc. Tél. : 01.44.92.78.03.

► A lire et à cliquer. Abondante moisson de livres en ces temps d'anniversaire. Répétons-le : la meilleure biographie est celle de Robert Bellefret, *Léo Ferré, une vie d'artiste* (chez Actes Sud), imposant ouvrage méticuleux et lyrique à la fois. Mais on peut se pencher sur le tout neuf *Léo Ferré l'enfant millénaire* de Jacques Vassal (chez Hors Collection), galopade en 176 pages dans la vie et l'œuvre. Pour une initiation ou pour garder l'essentiel à portée de main, le numéro spécial Léo Ferré de la revue *Chorus* contient une foule d'éclairages, d'anecdotes et d'analyses qui permettent, par exemple, de se mettre à niveau au moment d'attaquer l'écoute du nouveau coffret Barclay. Plus mince encore, le petit *Spécial Léo Ferré* de la revue *Poésie I*, publiée au Cherche-Midi, avec une habile sélection

de textes, dont le fameux *Technique de l'exil*.

Pour les passionnés ou pour laisser sur une table et picorer rêveusement en écoutant les disques, *Vous savez qui je suis, maintenant ?* (éd. La Mémoire et la Mer) : cinq cents pages d'interviews à la radio et à la télévision, transcrites et classées par thème par Quentin Dumont. Une étonnante anthologie de jugements tranchants, de confessions touchantes, de déclarations vomissantes et de vacheries délicieuses. Un exemple ? « Vous me demandez si j'ai un modèle de société idéale, je vous dis : l'amour. » Un autre ? « La chanson qu'on dit commerciale, pour moi, c'est le dentifrice. D'ailleurs, ça fait penser à tube. »

Egalement publié par la Mémoire et la Mer, la maison d'édition familiale, dirigée par Mathieu Ferré, *Léo à Charleval* du peintre Charles Szymkovicz, avec des textes et la reproduction de dizaines d'œuvres inspirées par son ami chanteur.

Le Hall de la chanson annonce pour aujourd'hui la mise en ligne, sur son site Internet (www.lehall.com) de *Pays-Ages de Léo Ferré*, redécouverte multimédia de la vie et de l'œuvre, avec de multiples documents : photos, interviews, extraits et notices de chansons, interviews, témoignages, analyses, discographie...

Un festin de disques

■ LÉO FERRÉ

Léo chante Ferré

L'objet est magnifique, un long coffret ivoire et rouge avec seize livres-disques (dont trois doubles CD) et un joli petit livre, signé du meilleur expert en lécologie, Robert Belleret : il y a là 216 chansons, c'est-à-dire à peu près tout ce que Léo Ferré a écrit, enregistré et gravé chez Barclay de 1960 à 1974, dont treize titres pour la première fois en CD et la parution, enfin, de la plus mythique de ses chansons censurées, *A une chanteuse morte* (titre adressé à Piaf, lançant la fameuse apostrophe « T'étais un con d'génie », et retiré de l'album par Eddie Barclay)... Car il ne s'agit pas d'une intégrale au sens propre : on ne trouve pas dans ce nouveau coffret (qui remplace au catalogue le cube gris de douze CD que l'on connaît depuis des lustres) les albums Aragon, Apollinaire, Baudelaire et Rimbaud-Verlaine, mais seulement toutes les chansons correspondant au titre *Léo chante Ferré* - ce qui est d'une logique évidemment discutable, puisqu'il faudra tôt ou tard sortir une « intégrale de tout », comme on dit chez les disquaires. On regrette qu'aucun inédit n'ait été recherché dans les archives de Barclay (en quatorze ans, il y en a forcément) et qu'on ne puisse toujours pas entendre, par exemple, la légendaire séance à New York avec John McLaughlin, Miroslav Vitous et Billy Cobham, qui prélude à son virage « pop » en compagnie de Zoo...

Le festin proposé ici est néanmoins extraordinaire, des grands classiques (*C'est extra, Avec le temps, La « The Nana », Les Anarchistes, Jolie Môme, La Solitude, La Mémoire et la mer, Ni dieu ni maître, Et Basta, Paname...*) à des merveilles jusque-là réservées aux collectionneurs de vinyle (le single trois-titres *Un chien à la Mutua-*

lité, la chanson *Marie* dédiée à sa dernière épouse)... Le travail d'édition de tous les textes des chansons dans de beaux livres-disques est une belle réussite. Évidemment, c'est indispensable.

(13 CD et 3 doubles CD, Barclay-Universal)

■ LÉO FERRÉ

Les Années toscanes, 1975-1993

Mathieu, l'enfant que tous les amateurs de Ferré ont vu grandir, de pochette de disque en pochette de disque, est aujourd'hui à la tête des très actives éditions La Mémoire et la Mer, qui publient livres, disques et DVD. Voici une compilation qui traverse ces dernières années pendant lesquelles, installé en Italie, Léo Ferré crée plus librement que jamais. A raison d'un titre par album, des années d'une fécondité souvent sous-estimée. Ainsi, d'une version inédite au piano de *Miséria* au *Vieux Marin* paru sur l'album posthume *Métemec*, ou à une version ultime d'*Avec le temps* en concert, la meilleure introduction qui soit à ces belles années.

(1 CD La Mémoire et la Mer-Harmonia Mundi.)

■ MANU LANN HUEL

Chante Léo Ferré

Dès *Je chante pour passer le temps*, le premier titre interprété ici, on perd son regard dans le vide, on fait silence en soi-même pour suivre le pas majestueux et intime du chant et de la musique. Manu Lann Huel, chanteur breistrois qui enregistre trop peu, livre peut-être le plus simplement beau des disques de cette sélection. Pas de relecture, pas d'intentions réappropriatrices, pas de parti pris historiographique : Manu Lann Huel chante Léo Ferré comme on arme un bateau de haute mer, avec de gigantesques mats, d'immenses voiles, de pauvres mains et un

pauvre cœur d'homme. C'est simple et vaste, sans aucune habileté, mais avec une sincérité bouleversante.

Avec lui, le pianiste Didier Squiban et l'accordéoniste Alain Trévarin, qui ont su mettre tout l'océan, tout le sable, tout le granit et toute la lande de Bretagne pour étendre - toujours sans grand geste, sans majuscules - à l'infini l'espace de la musique. L'œuvre de Ferré y gagne en vortex maritimes, en fraternité d'hommes rudes et sensibles, en limpidité. L'exact inverse d'une entreprise d'actualisation, l'image peut-être d'une éternité de Léo Ferré.

(1 CD L'Oz Production-Coop Breizh.)

■ DIDIER BARBELIVIEN

Léo

Didier Barbelivien, auteur, compositeur et interprète de brillantes petites choses romantiques, chante Léo Ferré. On n'ose y croire, d'abord, surtout lorsque l'on voit le choix des titres, qui va très au-delà du classicisme *Avec le temps* et aborde quelques chansons impossibles. À l'écoute, on débuse rapidement les blasphèmes, les péchés de variétés : le clavier dans *L'Idole* ou le saxophone dans *Je chante pour passer le temps* (dancing, boule à facettes, coupe de mousseux), le violon solo et la voix de cathédrale dans *L'Affiche rouge* (la plus tragique et belle chanson sur la guerre, vidée de toute émotion)... Et puis survient quelque chose, qui est la curieuse émotion des grands slows : l'humour se berce de la houle des mots, de leur éclat chatoyant qu'une énonciation sans heurt discipline en douce leur, de leur innocence intégrale dès lors qu'ils s'enchaînent dans ces arrangements confortables (un peu « orchestre Léviton », comme disait, il y a cinquante ans, un de nos prédécesseurs



dans ces colonnes). Bref, on danserait bien, cet été, sous les lampions, sur *Pauvre Ratebeuf*, que Didier Barbelivien chante en duo avec Shirrel : rien d'hivernal dans cette interprétation, rien de blessé, rien de nostalgique, juste une lente mélodie sur laquelle une jeune femme des années 00 fait « ah ah ah » entre deux couplets aigus.

Ce serait facile de dire que cela ne tient qu'au génie de Ferré. Il faut reconnaître à Barbelivien une certaine élégance dans la simplicité, dans le retrait, dans le refus de l'expressionnisme. Ainsi, il ajoute une curieuse pudeur dans les stances de *Ton style*, qui dilue la brutalité érotique du texte et le rapproche du sentiment le plus simple. C'est le Ferré des grands cris des années 70 réuni à l'auteur d'*Avec le temps*. Si on aime les variétés, c'est une démonstration habile.

(1 CD Pomme Music-Sony.)

■ BELL OÛIL

Hurle tout... Léo Ferré

Sortilèges, nuit, exaltations, Léo Ferré compris comme une noire métaphysique. Bell Oeil prolonge aujourd'hui l'intuition visionnaire de Ferré lorsqu'il osa marier son verbe posthault-delaire aux rythmes heurtés du rock : *Vingt ans, Tu ne dis jamais rien* ou même *Ame te souvient-il* méritent les guitares électriques, la basse bien ronde, le travail des percussions, l'éclaircissement phénoménal du son qui fait l'inépuisable puissance du rock des vingt dernières années. En dix titres, mi-tubes mi-raretés, Bell Oeil démontre que ces chansons peuvent se comprendre dans une tension ex-

trême, peuvent se faire métal, peuvent habiter le rude aujourd'hui avec toutes ses séductions musquées. Il y a là des sonorités de parking souterrain et d'Inde émigrée, de petit festival rock en province et de Walkman en hiver... Aussi, c'est le Léo des solitudes adverses, le Léo du brutal destin affronté brutalement que l'on entend chez Bell Oeil, à la fois sophistiqué et premier degré, à la fois savant et instinctif, perpétuellement actuel parce que toujours recommençable. Une sombre adolescence, un disque fier.

(1 CD Sterne-Sony.)

■ LES FAUX BIJOUX

& GILLES DROULEZ

Chantent Léo Ferré inédit

Il restait à entendre des chansons de Léo Ferré inédites, un bouquet oublié depuis quarante ou cinquante ans. Déposées chez un éditeur, refusées par des interprètes de l'époque ou simplement oubliées, elles furent parfois réhabilitées par Ferré lui-même à la fin de sa vie. Son fils Mathieu les a proposées à de jeunes interprètes pour qu'elles cessent de n'être que du papier et prennent leur envol de « vraies » chansons. Les Faux Bijoux, duo toulousain, défend des chansons volontiers romanesques, comme *La Fille des bois*, sur un texte de Pierre Mac Orlan (enregistré jadis par Monique Morelli puis Francesca Solleville), la belle et triste *Histoire de l'amour* (« C'était au printemps des beaux jours/Elle avait une robe d'ange/El sur ses lèvres de velours/Il dessina des mots étranges ») ou la très codée *Complainte pour Popaul* (une sorte de pamphlet sur le show-

business français des années 50)... L'interprétation est très soyeuse, d'un serein classicisme élargi par des orchestrations néo-country.

Gilles Droulez et les Affamés, une compagnie de Lyon, commencent son CD par un impressionnant récit de Jamblan mis en musique par Ferré, *Marin d'eau douce*. Si le très sage travail d'interprétation est souvent de bon niveau, on regrettera qu'il ne parvienne pas à faire vivre toute la pulsation de l'Histoire, que souvent Ferré convoque dans ses textes, et pour laquelle il faudrait un chanteur à large poitrail : « *L'Europe s'envoyait sur les cartes muettes/Des pays bariolés chercheurs d'identité/Cou-raient à leurs frontières y faire leur toilette* » dans *Paris* ; « *Ami entends-tu les cloches sonner pour ta déjurerance/J'entends des millions d'hommes enchaînés qui ploient sous l'offense* » dans *Les Vigiles...* Pour les passionnés, il faut signaler qu'à la fin de chacun des deux CD de ce recueil, on peut entendre quelques textes ou maquettes de chansons enregistrés chez lui par Ferré.

(2 CD La Mémoire et la Mer-Harmonia Mundi.)

■ DOMINIQUE A. ZEBDA,

DIONYSOS,

LES HURLEURS,

BERNARD LAVILLIERS,

JACQUES HIGELIN...

Avec Léo

Voici, après *Aux suivants* en 1998 pour Jacques Brel, *Les Oiseaux de passage* pour Georges Brassens en 2001 et *Boby tutti-frutti* pour Boby Lapointe en 2002, un disque d'hommage à Léo Ferré réalisé chez Univer-

sal. On n'osera dire qu'il est tout autant réussi que ses prédécesseurs. Cela tient peut-être à une curieuse distance de certains interprètes avec les chansons. Qu'on en fasse des chansons de variétés ou des brûlots rock, les œuvres de Ferré exigent sans doute plus d'engagement que celles d'autres auteurs. Le dandysme de Dominique A (et une justesse fragile) dans *Mon camarade*, la légèreté de Katherine dans *L'Élé 68*, le contournement de tout érotisme par Jacques Higelin dans *Jolie Môme*, l'appropriation mécanique de *Vingt ans* par Zebda ou de *Thank You Satan* par Dionysos, tout cela dessine un paysage de couleurs vagues, de formes sommaires et surtout prévisibles. Heureusement, le durcissement contemporain de *La Solitude* par Tue-Loup ou du *Conditionnel de variétés* par Eiffel et les interventions de Noir Désir (*Des armes*, déjà publié sur leur dernier album) et Miossec (*O triste triste était mon âme*), mais surtout le majestueux *Avec le temps* de Bashung parviennent à sauver cette compilation.

(1 CD Barclay-Universal.)

■ JOSETTE KALIFA

Chansons de Léo Ferré

Une lecture du Léo Ferré canonique tel que pratiqué dans les lieux amis-de-la-chanson-française-de-qualité-bonsoir : le riche accordéon de David Venitucci (majuscules, larges gestes, belles manières) pour servir le chant très proche de Josette Kalifa, qui ne cherche pas à conquérir la large foule mais pratique le plaisir tout simple de la chanson partagée entre ca-

marades. Peu de raretés dans le répertoire abordé, mais un bon travail classique.

(1 CD *Le Loup du Faubourg-Mélodie*.)

■ MARC ROBINE,

MARC OGERET,

CATHERINE SAUVAGE,

MICHEL HERMON,

ANN GAYTAN...

Léo Ferré

La collection « Chansons et poètes » d'EPM propose un récent volume consacré à Léo Ferré, qui permet d'entendre une belle palette d'interprétations orthodoxes. Il y a là deux chanteuses que Ferré aimait à fournir en chansons, Catherine Sauvage et Ann Gaytan, mais aussi des chanteurs qui ont plongé avec une délectation de frère dans son œuvre, comme Marc Robine (*Richard*, notamment), Marc Ogeret (*Les Amoureux du Haïre, L'Age d'or*), Michel Hermon (formidable *Ni Dieu ni maître*) ou Philippe Léotard (*Le Bateau espagnol*)...

(1 CD EPM-Mélodie.)

■ TÊTES DE BOIS

Ferré, l'amore e la rivolta

Pour nous, la vie de Léo Ferré était un éloignement. Il nous était émigré. Mais, pour les Italiens, ce fut une curieuse visite, dont nous prenons mal conscience des possibles fruits. Andrea Satta et ses Têtes de Bois ont choisi de chanter Ferré en italien - et aussi un peu en français. Leur travail, musicalement proche d'Avion Travel, par le goût de la fanfare post-Rota et de l'universelle mélancolie, sonne étonnamment exotique pour une oreille française. Une découverte attachante.

(1 CD *La Mémoire et la Mer-Harmonia Mundi*.)